

MANON
GARCIA

On ne naît
pas soumise,
on le devient



Champs **essais**

MANON GARCIA

On ne naît pas soumise,
on le devient

Même les femmes les plus féministes se surprennent à aimer le regard conquérant des hommes sur elles ou à préférer des tâches ménagères à des activités censément plus épanouissantes. Ces désirs sont-ils incompatibles avec leur indépendance ?

Les scandales sexuels qui ont agité le monde ces dernières années ont jeté une lumière crue sur l'envers de la domination masculine : le consentement des femmes à leur propre soumission.

Tabou philosophique et point aveugle du féminisme, la soumission des femmes n'est jamais analysée en détail, dans la complexité des existences vécues.

Sur les pas de Simone de Beauvoir, Manon Garcia s'y attelle avec force, parce que comprendre pourquoi les femmes se soumettent est le préalable nécessaire à toute émancipation.

Née en 1985, **Manon Garcia** est normalienne, agrégée, docteure en philosophie et spécialiste de philosophie féministe. Elle enseigne à l'université de Yale. Son dernier livre, *La Conversation des sexes* (Climats, 2021), est consacré au problème du consentement sexuel.

En couverture : Cage à oiseaux.
Flamidon d'après une image
© Studiovin / Shutterstock

Flammarion

ON NE NAÎT PAS SOUMISE,
ON LE DEVIENT

Manon Garcia

ON NE NAÎT PAS
SOUMISE,
ON LE DEVIENT

Champs essais

© Climats, 2018
© Éditions Flammarion, 2021, pour l'édition « Champs »
ISBN : 978-2-0815-1107-1

À Esther, Eve et Salomé.

Les livres féministes en général sont une mémoire prospective d'un mouvement toujours à reprendre ; ceux de Mary Wollstonecraft et de Simone de Beauvoir sont aussi d'excellents livres de philosophie, et devraient être lus comme tels. Parce qu'on cantonne les livres des femmes dans une rubrique spéciale (par des femmes, sur les femmes, pour les femmes), la moitié des lecteurs potentiels se prive de solides lectures.

Michèle Le Dœuff,
L'Étude et le Rouet.

Introduction

Même les femmes les plus indépendantes et les plus féministes se surprennent à aimer le regard conquérant des hommes sur elles, à désirer être un objet soumis dans les bras de leur partenaire, ou à préférer des tâches ménagères – les petits plaisirs du linge bien plié, du petit-déjeuner joliment préparé pour la famille –, à des activités censément plus épanouissantes. Ces désirs, ces plaisirs sont-ils incompatibles avec leur indépendance ? Est-ce une trahison des siècles de féminisme qui les ont précédées ? Peut-on attendre que les hommes fassent le « premier pas » et revendiquer l'égalité des sexes ? Les ambiguïtés féminines sur ces sujets sautent aux yeux dans la vie courante ou dès que l'on ouvre un magazine dit « féminin » : les femmes sont appelées à être libres, à avoir leur propre carrière, à ne pas accepter de traitement dégradant de la part des hommes et, en même temps, ces magazines regorgent de conseils et de normes sur les meilleures

façons d'être un objet sexuel attirant, une épouse serviable, une mère parfaite.

Aux lendemains de l'affaire Weinstein, ces contradictions se sont matérialisées dans les propos tenus sur ces actrices : étaient-elles de simples victimes ? Ne s'étaient-elles pas transformées, parfois avec un plaisir apparent, en de magnifiques objets pour le désir des hommes ? Est-ce qu'elles n'avaient pas simplement « couché pour réussir » ? À l'aveuglement devant les réalités de la domination masculine se sont parfois superposés des tabous sur la soumission féminine et le bruissement médiatique a bien souvent pris le parti de celles et ceux qui trouvaient que les porcs avaient été balancés trop vite et que les femmes aimaient bien se faire « importuner ».

Ce livre a pour ambition d'analyser ces apparentes contradictions, avec l'aide de la philosophie, et en particulier celle de Simone de Beauvoir. Comme tout livre de philosophie, il ne cherche pas à donner des réponses toutes faites, mais à montrer la complexité du monde et des expériences vécues. Il ne s'agit pas de décider, une bonne fois pour toutes, si les femmes sont des victimes ou des résistantes, si tous les hommes sont fautifs ou non, si ce qui compte est l'individu ou la structure sociale. Au contraire, examiner la soumission des femmes aux hommes, c'est étudier la façon dont les hiérarchies de genre dans la société façonnent les expériences des femmes.

Un tabou philosophique

De Pénélope tissant patiemment sa toile en attendant Ulysse à Anastasia se délectant des ordres de Christian Grey, de *La Vie sexuelle de Catherine M.* à *Desperate Housewives*, de *L'Occupation* d'Annie Ernaux aux actrices réclamant pour les hommes un « droit d'importuner » les femmes, la littérature, le cinéma, les séries télévisées, l'actualité mettent en scène et esthétisent une soumission féminine choisie, parfois même revendiquée, source de satisfaction ou de plaisirs. De cette soumission féminine, pourtant, la philosophie et la pensée féministe ne disent rien ou presque. Du point de vue féministe, envisager que des femmes puissent, d'une manière ou d'une autre, choisir ou goûter leur soumission apparaît comme une idée de droite, antiféministe voire misogyne, comme le domaine réservé de ceux qui croient en une nature féminine qui destinerait toutes les personnes de sexe féminin à une soumission définitive aux hommes. Du point de vue des

philosophes, et en particulier des philosophes politiques classiques, la soumission est contraire à la nature des êtres humains et relève de la faute morale : se soumettre à un autre, c'est renoncer à son droit naturel le plus précieux, la liberté. Il semble donc impossible de penser, voire de nommer, un phénomène dont on ne cesse pourtant de voir les multiples manifestations.

Étudier la soumission féminine se heurte d'abord à un problème philosophique général : l'analyse du concept de soumission bute sans cesse sur l'idée communément admise qu'il serait contre nature de vouloir autre chose que sa liberté. Rousseau écrit ainsi dans *Du contrat social* : « Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs. Il n'y a nul dédommagement possible pour quiconque renonce à tout. Une telle renonciation est incompatible avec la nature de l'homme ; et c'est ôter toute moralité à ses actions que d'ôter toute liberté à sa volonté ¹. » Il y a quelque chose de tellement tabou dans l'idée que des humains puissent se soumettre sans y être contraints que dans l'histoire de la philosophie occidentale, seuls La Boétie et Freud ont véritablement pris au sérieux l'énigme de la soumission, quoique à des échelles différentes. La Boétie, dans le *Discours de la servitude volontaire*, s'interroge, le premier, sur ce qui fait qu'une foule décide de servir le tyran qui la domine alors même que ce tyran n'a de pouvoir que parce que la foule

s'y soumet. La Boétie propose une série d'explications, mais ne parvient pas à concevoir cette soumission autrement que comme une faute morale des individus, un oubli fautif de leur liberté naturelle. Freud, dans trois textes qui constituent le fondement de la conception psychanalytique du masochisme², se penche non plus sur la soumission d'une masse à un tyran mais sur le masochisme, c'est-à-dire le plaisir pris à sa propre souffrance, morale ou physique, et qu'il conçoit comme l'inverse du sadisme. Freud n'a aucun mal à proposer une explication psychanalytique du sadisme mais sa théorie bute sur ce qu'il appelle « l'énigme du masochisme », qu'il identifie comme une pathologie mais qu'il ne parvient pas pleinement à résoudre. Dans l'histoire de la philosophie, par conséquent, la soumission est tue, identifiée à une faute morale, ou considérée comme une pathologie. La philosophie passe sous silence le fait que certaines personnes puissent vouloir obéir à une autre personne et en tirent du plaisir.

Quand on s'intéresse en particulier à la soumission des femmes, le problème devient plus complexe encore. Historiquement, la soumission des femmes, à la différence de celle des hommes, n'a pas été conçue comme contre nature. Bien au contraire, la soumission est prescrite comme le comportement normal, moral et naturel de la femme³. Cette valorisation de la soumission va de

pair avec l'idée d'une infériorité essentielle et naturelle des femmes par rapport aux hommes : c'est parce que les femmes sont conçues comme incapables d'être libres comme le sont les hommes, ou qu'une telle liberté est vue comme un danger potentiel, que leur soumission est bonne. Considérer que des femmes se soumettent par choix est, dans un tel cadre, sexiste. Cela présuppose une différence de nature entre hommes et femmes, en raison de laquelle les femmes seraient inférieures aux hommes. Cette infériorité est à la fois une faiblesse et une immoralité : d'une part, les femmes sont soumises aux hommes parce qu'elles sont naturellement plus faibles que les hommes. Elles sont passivement soumises. D'autre part, leur faiblesse les rend moralement inférieures : les femmes se complaisent dans une soumission qui convient parfaitement à leur nature et qu'elles choisissent même parfois, alors que chez les hommes, sujets authentiquement libres, la soumission est une faute morale.

En somme, on se retrouve dans une impasse : ou bien on parle de la soumission féminine dans sa complexité, en ne passant pas sous silence l'attrait que peut avoir cette soumission, et l'on est du côté de la tradition sexiste qui fait de la soumission le destin naturel des femmes ; ou bien on postule une égalité des sexes et, dans ce cadre, la soumission des femmes, comme celle des hommes, est une faute morale ou une pathologie et ne relève

pas de la philosophie. Dans ce dernier cas, la seule explication possible de la valorisation de la soumission féminine dans les œuvres culturelles est de la voir comme une manifestation de la domination masculine chez ces victimes passives que seraient les femmes. Ou bien on prend au sérieux les attraits de la soumission pour les femmes et on adopte la position sexiste d'une nature féminine immuable, ou bien on refuse l'idée d'une infériorité naturelle des femmes et à ce moment-là, les femmes soumises qui se satisfont de cette soumission apparaissent comme des victimes passives ou des soumises coupables de ne pas chérir leur liberté.

Mais comment expliquer que certaines de ces œuvres soient écrites par des femmes ? Doit-on en conclure que Catherine Millet, Annie Ernaux, ou E. L. James se méprennent à un point tel qu'il ne faudrait pas même penser les expériences qu'elles évoquent⁴ ? Contre une telle alternative entre naturalisation sexiste et silence sur la soumission, il faut se confronter directement à ces questions : est-ce que les femmes participent à la domination masculine d'une manière ou d'une autre ? Si oui, est-ce que cette participation peut être considérée comme volontaire ou est-elle le simple résultat de l'omniprésence de la domination masculine ? Et, de façon sans doute plus polémique, est-ce que la soumission est nécessairement un mal ? N'y aurait-il pas, *a minima*, un plaisir pris à la soumission ?

Soumission féminine et féminisme

Bien loin d'être misogyne, une telle interrogation peut être résolument féministe. Le féminisme est une entreprise théorique et un programme politique de défense des femmes visant à promouvoir une certaine forme d'égalité entre hommes et femmes – que cette égalité soit conçue dans la différence ou dans une forme de similitude. L'agenda du féminisme comporte plusieurs volets et, au premier abord, au moins deux : mettre en lumière l'oppression des femmes en tant que femmes et lutter contre cette oppression.

Ce premier volet conduit le féminisme à proposer une critique sociale qui cherche à montrer que les inégalités de genre ont un caractère systématique, largement répandu et historique, de sorte qu'elles constituent un système structurel d'oppression patriarcale. Ainsi, le mouvement féministe a, historiquement, travaillé à mettre en lumière l'oppression subie par les femmes dans le cadre de la domination masculine en identifiant, au niveau individuel ou collectif, les injustices vécues par les femmes, et en faisant apparaître le caractère structurel ou général de l'oppression dont elles faisaient l'objet. Ce premier volet, théorique, est un préalable au second volet, la lutte contre cette oppression, en ce qu'il permet de comprendre comment elle fonctionne. Par exemple, il montre que la domination des hommes sur les femmes a

pour fonction et pour effet de réduire les femmes au silence et de dévaloriser systématiquement leurs expériences, comme ce que l'on appelle le travail de *care*, c'est-à-dire de soin des autres.

Ce premier volet permet aussi d'identifier les mécanismes de domination contre lesquels il s'agira de lutter et, ainsi, il contribue à construire le second volet. Par exemple, puisque la réduction des femmes au silence est identifiée comme un des mécanismes de la domination masculine, un des éléments de la lutte féministe contre l'oppression patriarcale consiste à faire en sorte que les voix des femmes soient entendues et reconnues comme importantes, par opposition au système patriarcal dans lequel les hommes parlent *à la place* des femmes. À ce titre, étudier la soumission des femmes est une entreprise féministe dans la mesure où elle consiste à entendre et à prendre au sérieux l'expérience des femmes, à ne pas décider à l'avance qu'elles sont victimes, coupables, passives ou encore perverses.

Cependant, les féministes ont soigneusement évité la question de la soumission féminine⁵. Cela s'explique sans doute par le souci de ne pas avoir l'air d'apporter de l'eau au moulin des conservateurs qui verraient dans un tel sujet la preuve que les féministes elles-mêmes croient en une nature soumise et maternelle de la femme. Les machistes sont toujours prompts à conclure que les femmes sont soumises parce qu'elles « aiment ça » et à

dénier ainsi les effets structurels de la domination masculine. On trouve un exemple caractéristique de ce phénomène dans certains propos sur les violences domestiques qui sous-entendent que si les femmes ne parlent pas, c'est sans doute que ce qu'elles vivent n'est pas si terrible. Ne pas parler de la soumission et se contenter de dénoncer la domination des hommes sur les femmes permet donc de ne pas prendre le risque de blâmer les victimes. Cette précaution pose problème parce qu'elle passe sous silence une partie importante du phénomène global et structurel de la domination masculine qui est précisément la complicité qu'il suscite. On peut, et on doit, étudier la soumission féminine sans pour autant présumer qu'il y aurait quelque chose de typiquement ou de naturellement féminin dans cette soumission.

Pour comprendre la différence fondamentale entre une étude de la soumission des femmes et l'hypothèse de l'éternel féminin, c'est-à-dire d'une nature féminine soumise, on peut se tourner vers la linguistique et la philosophie du langage. Il faut en effet distinguer deux types d'énoncés, ceux des tenants d'une nature éternelle des femmes qui disent « les femmes sont soumises » et ceux qui disent « des femmes sont soumises » ou « des femmes choisissent la soumission ». Dans le premier cas, en faisant usage de ce que les linguistes appellent un générique (« les » femmes, ce qui implique *toutes* les femmes ou au moins les femmes

normales), on met toutes les femmes dans le même panier, celui d'une nature soumise qu'elles auraient en commun par le fait d'être femmes. Dans le second cas, aucune hypothèse n'est faite quant à la nature ou la norme de la féminité, mais on prend au sérieux certaines expériences ou certaines formes de vie singulières. On ne dit pas qu'une telle soumission est bonne, mauvaise, souhaitable ou normale, on dit seulement que certaines femmes, peut-être nombreuses, peut-être pas, vivent dans une situation de soumission. Alors que le premier énoncé a une dimension normative, les deux autres sont purement descriptifs. Étudier la soumission des femmes est une entreprise féministe parce qu'elle consiste à décrire une expérience vécue par les femmes sans pour autant considérer cette expérience comme absolue, naturelle et nécessaire pour être une femme.

Cette entreprise est féministe, en somme, parce qu'elle adopte le point de vue des femmes elles-mêmes comme point de départ de l'analyse. Aux lendemains de ce que l'on peut désormais appeler l'affaire Weinstein, le monde se divise peu ou prou en deux camps : celles et ceux qui pensent que la société est structurée par la domination que les hommes exercent sur les femmes et celles et ceux qui pensent que cette domination ou bien n'existe pas ou bien n'est au fond pas si grave. Les travaux féministes montrent que cette séparation est problématique parce qu'elle est fondée sur le présupposé que

seuls comptent le point de vue et les actions des hommes. Au fond, alors même que l'on cherche à décrire et éventuellement contester la position des femmes dans notre société, en parlant de « domination masculine », on perpétue l'usage, mis en évidence depuis longtemps par les épistémologues féministes, de toujours envisager le monde depuis le point de vue des hommes considéré comme point de vue neutre et objectif⁶. Ce sont les hommes qui dominent ou qui ne dominent pas, qui violent, qui séduisent, qui proposent, qui jouissent, qui trompent.

La soumission du point de vue des femmes

Remettre en cause la neutralisation du point de vue masculin et son adoption systématique est nécessaire au niveau politique et au niveau épistémologique, c'est-à-dire au niveau de la construction de la connaissance. Sur le plan politique, il est impossible de promouvoir une quelconque égalité entre les hommes et les femmes si on essaie de la construire à partir d'un point de vue masculin, qui ne prend pas en compte l'expérience des femmes. Par exemple, des philosophes féministes ont montré que la philosophie politique classique reposait sur une distinction entre une sphère publique, politique, réservée aux hommes et dans laquelle les individus sont conçus comme indépendants les uns

des autres, et une sphère privée, celle de la famille et à laquelle les femmes sont cantonnées, dans laquelle les personnes sont liées les unes aux autres par des relations d'affection et de dépendance⁷. La philosophie politique classique masque cette distinction qu'elle opère pourtant et ainsi exclut *a priori* les femmes du champ de la politique. Remettre en cause le point de vue masculin neutralisé permet de faire apparaître la façon dont la domination masculine se structure et se pérennise.

À cette dimension politique s'ajoute une dimension épistémique : remettre en cause l'hégémonie du point de vue masculin et étudier le monde du point de vue des femmes permet d'avoir une connaissance plus complète du monde dans lequel on vit. Les marxistes, les premiers, ont défendu l'idée que les savoirs sont situés et que la position sociale des agents leur donne accès à un certain point de vue sur le monde. Ainsi, le point de vue des dominants et celui des dominés n'ouvrent pas sur la même connaissance du monde. Or que se passe-t-il lorsque l'on étudie la domination masculine et la question de l'égalité des sexes ? La perpétuation des inégalités entre hommes et femmes dans les sociétés occidentales où les femmes ont globalement les mêmes droits que les hommes paraît incompréhensible. Si les femmes ont les mêmes droits que les hommes, ont accès à l'éducation, à l'emploi, aux postes politiques et que pourtant elles y sont en position d'infériorité, ne serait-ce pas simplement qu'elles seraient

moins bonnes que les hommes ou qu'elles préféreraient « rester à la maison » ? La meilleure façon de répondre à l'énigme de la permanence de la domination masculine, quand on adopte le point de vue des hommes, consiste à dire que les femmes sont désormais des agents comme les autres et que si elles sont dans une situation d'infériorité, c'est sans doute le fait d'une nature inférieure ou différente. Que voit-on lorsque l'on se penche sur le point de vue des femmes sur la domination masculine ? Le fait que face à un système social patriarcal, se soumettre à ce système est parfois la meilleure option.

Il ne s'agit pas ici de dire que *toutes* les femmes sont soumises aux hommes ni qu'il y aurait chez les femmes une certaine essence distinctive qui les destinerait à la soumission. Non, il s'agit simplement d'un constat : très souvent, regarder la domination masculine depuis le point de vue des femmes, depuis ce que cette domination leur fait, c'est voir la soumission des femmes dans sa complexité, dans ce qu'elle peut avoir de séduisant et d'aliénant. Étudier la soumission des femmes, depuis le point de vue des femmes, ce n'est pas dire que seules les femmes auraient une responsabilité dans la permanence de la domination masculine, c'est au contraire montrer ce que la domination masculine fait aux femmes, comment elle est vécue par les femmes et comment elle configure leurs choix et leurs désirs d'une manière que la philosophie classique, dans son sexisme méthodologique, ne peut pas saisir.

Question de perspective

Pour étudier la soumission, il faut d'abord savoir ce dont il s'agit exactement. D'abord, parler de soumission et non de domination, c'est décider de renverser le point de vue sur le pouvoir. Si les études sur la domination, en particulier dans le cadre de la philosophie politique, ne manquent pas, très rares sont celles qui envisagent la soumission du point de vue du soumis et non de celui qui soumet. Il semble admis que la soumission n'a pas besoin d'être étudiée comme telle et qu'en comprenant la domination, on comprendra aussi la soumission, comme par un effet de miroir. Face à cette tradition, l'originalité de La Boétie dans le *Discours de la servitude volontaire* repose sur un examen du pouvoir par en dessous (comme le *sub* de *submissio*), depuis la perspective des sujets du tyran, pour comprendre ce qu'est précisément leur soumission au tyran. Pour autant, il ne pense ce qu'il nomme servitude volontaire que dans le rapport des citoyens au tyran ou au roi, c'est-à-dire dans un cadre strictement politique alors que la soumission des femmes est une soumission inter-individuelle.

Adopter ce même regard par en dessous que celui de La Boétie dans un contexte interindividuel nécessite de commencer par un travail descriptif et conceptuel de ce qu'est la soumission. À première vue, la soumission concerne toujours les autres. Un

exemple paradigmatique de la soumission est la femme musulmane, voilée, habitant dans les quartiers populaires – c'est contre cette image qu'est construit le nom même de l'association Ni putes ni soumises. Cette femme musulmane est construite comme la manifestation de l'Autre absolument soumis auquel on ne peut s'identifier⁸. À y regarder de plus près, on peut, en réalité, identifier une ressemblance entre toute une série d'expériences quotidiennes, qui montrent que la soumission n'est pas l'attitude immorale des autres, de celles qui n'auraient pas le goût de la liberté. Qu'on pense au fait de préférer être sous l'autorité d'un chef au travail plutôt que d'être auto-employé – alors même que l'on doit, de ce fait, obéir à quelqu'un –, au fait de faire plus que ce que demande le chef, quand bien même cela aurait un impact négatif pour soi (cela recouvre tous les cas de zèle au travail – rester plus longtemps que requis sur son lieu de travail, travailler le week-end quand on n'y est pas contraint, etc.), au fait de reconnaître envers quelqu'un une infériorité qui justifie de lui obéir, au fait de vouloir servir quelqu'un d'autre sans rien attendre en retour (le partage inégal du travail domestique par exemple), et la soumission ne nous paraît plus extraordinaire. Dans le cas des femmes en particulier, la femme soumise est toujours présentée comme une figure statistiquement minoritaire, celle de la femme voilée, de la femme au foyer, de la femme battue par un mari pauvre et

alcoolique. En réalité, la soumission est une expérience beaucoup plus générale et quotidienne : il y a de la soumission dans le fait de s'affamer pour rentrer dans une taille 36, il y a de la soumission dans la conduite des femmes d'universitaires ou d'écrivains qui contribuent aux recherches mais ne sont pas considérées comme des coauteures, il y a de la soumission à prendre en charge l'intégralité de la charge mentale du foyer. Si la soumission n'est pas une attitude exceptionnelle et minoritaire mais une expérience quotidienne et partagée, il faut s'efforcer de comprendre exactement en quoi elle consiste et en quoi elle diffère de cette domination à laquelle on l'associe presque systématiquement.

Quelles femmes ?

Ce livre a pour ambition d'examiner la soumission des femmes dans les rapports interindividuels entre hommes et femmes dans les sociétés occidentales. Une telle restriction du problème peut, à première vue, apparaître hétéronormative et hégémonique ; nous pensons que ce n'est pas le cas.

Une des raisons pour lesquelles la soumission féminine nous paraît constituer un lieu d'analyse intéressant tient à l'intuition qu'en elle se combinent une dimension structurelle, liée à la domination masculine, et une dimension individuelle, puisque

les femmes disposent légalement et socialement d'une marge de manœuvre suffisante pour que leurs actions reflètent des choix. Dans les rapports non hétérosexuels, on peut imaginer que la dimension structurelle de la soumission est, sinon absente, du moins bien moindre que dans les rapports hommes-femmes : les rares travaux sur la répartition des tâches domestiques dans les couples lesbiens vont dans ce sens, en montrant que les structures de division inégale du travail dans le couple que l'on examine chez les hétérosexuels sont presque absentes⁹. Se concentrer sur les rapports hétérosexuels n'implique donc pas de les considérer comme la norme mais plutôt d'y voir le lieu par excellence de l'oppression des femmes par les hommes.

La restriction de notre analyse aux sociétés occidentales se justifie, elle, de deux manières : d'une part, plus la liberté de choix dont disposent les femmes est grande, plus leur soumission apparaît problématique, voire contradictoire. À ce titre, se fonder sur des sociétés dans lesquelles les femmes bénéficient d'une égalité au moins formelle avec les hommes permet de poser le problème dans toute sa complexité. D'autre part, comme le souligne la philosophe Uma Narayan, les analyses de l'autonomie des femmes des mondes non occidentaux sont souvent hantées par deux images fantomatiques, celle de la « prisonnière du patriarcat », c'est-à-dire de la femme à qui l'oppression patriarcale est